

## CHATEAUBRIAND ET LA FRANCE DU MOMENT

Cécilia Suzzoni\*

*MAL INFORMÉ CELUI QUI SE CRIERAIT SON PROPRE CONTEMPORAIN*  
Mallarmé (*Divagations*)

La nostalgie ressentie à l'évocation d'un événement passé qui « a fait époque » et dont nous avons été les contemporains nous fait comprendre combien nous sommes attachés à nous dire solidaires de ce temps partagé, et ce, quelle que soit la distance critique et polémique prise, sur le moment même, avec l'événement en question. Ce « souci du contemporain », souci d'une commune présence dans les temps de crise, s'accompagne volontiers d'un enthousiasme, ou pour le moins d'une excitation à humer « l'air du temps » ; mais il va de pair, dans le meilleur des cas, avec la volonté de ne pas s'en laisser conter, et davantage encore avec le fécond paradoxe d'une posture à même de faire surgir « le faisceau de ténèbres<sup>1</sup> » qui provient d'un temps désaccordé, dont il s'agit alors de nommer, d'identifier les failles, éventuellement à l'adresse de la distante postérité. Cette dialectique, qui sur-imprime volontiers le passé sur l'écran du maintenant, nous nous proposons d'en montrer le mécanisme chez Chateaubriand (dont on célébrera en septembre 2018 le 250<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance), témoin des puissants changements qui de 1789 à la révolution de 48 ont « dévoré l'ancien monde », et mémorialiste passionné de ces coulisses contemporaines, tant politiques qu'esthétiques. Faisant fi d'un contemporain réduit à sa seule tautologie de moment présent, cette dialectique, véritable pied de nez au *présentisme*, permet de s'exclure avec hauteur du « club de la contemporanéité dominante<sup>2</sup> », de rester sourd aux criaileries de la modernité contemporaine, sans adopter pour autant l'étourderie des « trainards<sup>3</sup> » dont se moque le mémorialiste, coupables d'ignorer « la France du moment ». La sensibilité aiguë à la temporalité propre de son époque s'accompagne chez Chateaubriand d'une responsabilité historique et éthique à l'égard du temps long dont il a été le témoin, et dont il se veut l'héritier ; cette aisance à mobiliser les deux scènes, à dialoguer avec les grandes figures de la vieille France comme avec celles de la Société nouvelle, lui permet de lancer, avec une juste arrogance, à l'adresse de ses contemporains : « je comprends ce qu'ils comprennent ; ils ne comprennent pas ce que je comprends<sup>4</sup>. »

### « Ne pas prendre à la légère tout événement qui fait époque<sup>5</sup> »

La révolution de 1789 est un de ces événements à côté desquels il semble impensable de « passer ». C'est en tout cas l'avis de Chateaubriand faisant le récit de ce temps « sorti hors de ses gonds » qui allait en quelques semaines balayer 10 siècles de monarchie. Quels que soient sa fidélité à l'ancien ordre des hiérarchies perdues et le dégoût que lui inspirent ces « larves » révolutionnaires, le sentiment d'appartenir à une époque de « géants » oblige à prendre date, à sentir comme dirait Borges « la poigne de l'histoire ». D'où cette curiosité passionnée pour les spectacles qu'offrent lors la rue ou les séances qui vont suivre à l'assemblée nationale, à l'instar de la salle de manège, « une salle de spectacle où se jouait le plus grand drame du monde<sup>6</sup> » ;

---

<sup>1</sup> Giorgio Agamben « *Qu'est-ce que le contemporain ?* », Payot/Rivages, Paris, 2008, p. 24.

<sup>2</sup> Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*, Paris, Éditions Stock, 2018, p. 130.

<sup>3</sup> Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Pléiade, I, Paris, 1951, p. 319. Édition de référence pour le présent article.

<sup>4</sup> *M-O-T*, II, p. 929.

<sup>5</sup> *Ibid.*, I, p. 169.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.180.

davantage encore sa sensibilité , pourtant si ombrageuse, participe « du mouvement universel » ; parlant de l'atmosphère toute bruissante de mots des salons de l'époque, des clubs, des cénacles, il a cette phrase étonnante : « ce qui se passait en commun m'attirait<sup>7</sup> » ; comme si dans ces moments de crise qui produisent un redoublement de vie chez les hommes, quand le passé n'est jamais plus ancien que la veille, pris dans la formidable accélération du temps, force est de vivre son époque « en temps réel » ; d'autant que la mort rôde : « Quand on s'était perdu de vue 24 heures, on n'était pas sûr de se retrouver jamais<sup>8</sup> [...] » D'où sa stupéfaction devant ces gens qui « visitent des jardins ou des jets d'eau, au milieu des renversements des empires » ; ou son étonnement apitoyé devant les « traînardes » de la vieille France, comme son oncle, M. de Bedée, complètement étranger à la jeunesse de l'âge moderne. D'une certaine façon, Chateaubriand mesure la chance d'avoir échappé à « la platitude historique » d'un présent racorni, d'être le contemporain d'un événement d'une telle ampleur, d'appartenir à une société prise « dans le mouvement le plus rapide de sa transformation<sup>9</sup> ». Être contemporain n'est pas réductible alors à une conception chronologique, plutôt à une trouée dans le temps ; l'urgence prend le pas sur l'attente. Dans le cas de Chateaubriand cette même sensibilité à ce qu'il appelle « l'élément du temps » est aiguisée par deux facteurs : d'une part le souci qu'il a toujours manifesté d'adhérer pleinement à « la minute présente » (« celle qui suit est à Dieu<sup>10</sup> ») ; d'autre part, sa propension à l'ennui, qui l'attache plus qu'un autre à réagir à tout ce qui vient troubler, fût-ce sur le mode tragique, le cours *baillant* de ses jours, car « la vie sans les maux qui la rendent grave est un hochet d'enfant<sup>11</sup> ». Il n'est pas exagéré de dire que Chateaubriand inaugure ce que Baudelaire, qui y verra l'essence même de la modernité, appelle « l'estampille que le temps imprime à nos sensations<sup>12</sup> ». Particulièrement éclairante la description qu'il fait du mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, « combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui<sup>13</sup> ». Cette excitation est encore avivée par la certitude que l'événement révolutionnaire dont il est témoin – « une rénovation de l'espèce humaine dont la prise de la Bastille ouvrait l'ère comme un sanglant jubilé<sup>14</sup> » – tire aussi son prestige de se dérouler en France : « partout où la langue française est entendue, les idées arrivent avec les passeports du siècle » ; dès lors se répand la semence démocratique de ces « idées nouvelles ; elles sont dans l'air, elles volent, on les respire<sup>15</sup> » ; la France est la terre d'élection de l'événement contemporain, car « partout ailleurs , on se sent expirer<sup>16</sup> [...] »

Le sentiment que l'œuvre littéraire doit être, elle aussi, à la hauteur de « La France du moment » explique son aversion pour l'anachronisme improductif de « la littérature stationnaire », encore affublée des perruques néoclassiques, « étrangère au changement des idées : elle n'appartenait pas à son temps<sup>17</sup> » ; il souligne avec la même justesse les raisons du succès d'*Atala* et du *Génie du christianisme* qui le mettent « à la mode », ce qui n'a pas l'air de lui déplaire... Leur sensibilité est adaptée à l'humeur de l'époque : parlant du *Génie* « je lui reconnais une valeur accidentelle ; il est venu juste et à son moment<sup>18</sup> ». C'est reconnaître indirectement que le présent

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.186.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.183.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.301.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 343.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 361, et 343 pour la citation précédente.

<sup>12</sup> Baudelaire, *Curiosités esthétiques. L'Art Romantique*, Paris, Garnier, 1969, p. 468.

<sup>13</sup> *M-O-T*, I, p. 181.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>15</sup> *Ibid.*, II, p. 755.

<sup>16</sup> *Ibid.*, I, p., 440.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 466-467.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 469.

esthétique est lui aussi une création collective. Il assume pleinement être, comme Byron, « un enfant de son siècle » ; comme lui, « il en a exprimé la passion et le malheur<sup>19</sup> ».

### « Je comprends ce qu'ils comprennent, ils ne comprennent pas ce que je comprends »

Cette solidarité avec l'intelligence de son temps ne fait pas pour autant de lui un adepte inconditionnel des changements d'une société dont il constate avec effarement les mutations. Persuadé que « la chance du Grand Condé est d'avoir eu Bossuet aux pieds de son cercueil<sup>20</sup> », il sait combien l'autorité du temps apporte de valeur ajoutée à l'expérience humaine. Il n'a de cesse de mettre en regard l'ancienne et la nouvelle société, de juger l'une à l'aune de l'autre. Il sait ce que l'arrivée sur la scène de l'Histoire de ces « deux barons de l'âge moderne », l'égalité et la liberté, rend désormais impossible : « une idée fixe de l'homme ». Sa lettre à Madame la Dauphine éclaire on ne peut mieux son souci d'expliquer pourquoi les rois eux-mêmes, pourtant « héritiers de l'éternité », se doivent d'épouser l'esprit de leur temps, sous peine d'être carrément « chassés du temps », à l'image de ces « anciens chevaliers avec leurs anciennes armures rongées par la rouille et le temps, qui ne s'adaptent plus aux usages des vivants<sup>21</sup> ».

Son rôle fut que la royauté « tienne », comme Breton exigeait de la peinture qu'elle « tienne » par rapport aux exigences du présent ... Il est à ce point convaincu que la liberté est le seul air respirable dont l'avenir ait besoin qu'il pactise, malgré les malentendus évidents, avec la jeunesse républicaine de son temps, et porte un jugement d'une étonnante lucidité, dont la postérité se souviendra, sur les faiblesses du géant Napoléon : « il ne liait point ses destinées à celles de ses contemporains ; son génie appartenait à l'âge moderne, son ambition était des vieux jours<sup>22</sup> ». Mais il juge « les bêtises supérieures<sup>23</sup> » des *chevan-légers* de la modernité à l'aune d'une subjectivité qui se souvient, et qui fait de ce souvenir une arme pour décrypter les impasses et les zones d'ombre du présent. Ce qui le rend particulièrement attentif aux pathologies d'une époque de transition, quand le passé n'est plus possible, quand l'avenir se dérobe, quand « tout est usé ou neuf, ou décrépît et sans racine ».

Ses meilleures pages sont sans doute pour alerter sur le caractère profondément inédit qui se joue sur la scène du présent ; qu'il s'agisse de la démolition de la Bastille, quand il corrige la lecture superficielle qu'en font ses contemporains, à laquelle il oppose la sienne, (qui rejoint curieusement celle d'Éric Vuillard dans son *14 juillet*<sup>24</sup>) ; invitant à y voir « non l'acte violent de l'émancipation, mais l'émancipation même résultat de cet acte<sup>25</sup> ». Ou son analyse de l'apparition de l'objet contemporain alors le plus emblématique de ce qu'Hannah Arendt appellera « la force meurtrière des idées nouvelles<sup>26</sup> » : l'invention de « la machine-meurtre au moment même où elle était nécessaire au crime : une preuve mémorable de cette intelligence des faits coordonnés les uns aux autres<sup>27</sup> ». Il voit dans les changements successifs de physionomie qu'offre alors la société française le glissement progressif vers un despotisme mou, qui, avec l'émergence d'un nouvel

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.417.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 572.

<sup>21</sup> *M-O-T*, II, p.755.

<sup>22</sup> *M-O-T*, I, p. 224.

<sup>23</sup> *M-O-T*, II, p. 894.

<sup>24</sup> Éric Vuillard, *14 juillet*, Paris, Actes Sud, 2016.

<sup>25</sup> *M-O-T*, I, p.169.

<sup>26</sup> Hannah Arendt, *Vies politiques*, Gallimard, Paris 1986, p.300.

<sup>27</sup> *M-O-T*, I, p. 295.

acteur de l'histoire, l'opinion publique, pourrait s'avérer, et de fait s'avèrera « tyrannie plébéienne autrement plus formidable que le despotisme caduc de l'ancienne royauté<sup>28</sup> ».

Il y a donc d'un côté chez Chateaubriand cette passion à l'écoute de ce qu'il appelle « le tumulte du monde » (Tocqueville dans ses *Mémoires* dit que jusqu'au bout, sur son lit de mort, ne l'a pas quitté ce souci du contemporain) ; de l'autre, une distance, qui se traduit par un *non possumus*, un jugement sévère sur une époque, surtout quand les nains ont succédé aux géants. Cette distance le met dans la position d'un *me-contemporain*, moraliste sévère d'« un genre humain en vacances débarrassé de ses pédagogues », peut-être déjà acquis à notre contemporain *anything goes*. Il peut alors se dire fièrement « exclu de cet univers où le genre humain recommence » et solidaire, pourtant sans illusion, d'une Dauphine pathétiquement anachronique « Rien ne vous va, rien ne vous est contemporain que le grand et le sacré<sup>29</sup>. » Comme si d'avoir, lui, « vieux témoin des vieux faits », vu, de ses yeux vu, l'annonce de l'exécution du roi associée à celle des programmes de spectacles dans la *Gazette de Lausanne*, l'avait décisivement alerté sur la « nouvelle sorte d'épouvante de ce monde neuf<sup>30</sup> », désarrimé, prêt à toutes les expériences, qu'il cite parfois sur le mode de la dérision (« Il y aura des épousailles partout et l'on s'élèvera, de même que les colombes, à la hauteur de la nature<sup>31</sup> [...] »). Voire du dégoût, quand il nous hallucine nous, ses « arrière-petits-neveux », locuteurs sans mémoire, communicant dans « un dialecte de transaction commerciale à usage journalier<sup>32</sup> » ; ou encore à l'état de paisibles « chinois *constitutionnels*, vieillards libres et éclairés<sup>33</sup> », définitivement délestés de notre « extrait d'immortalité » acquis à une positivité sans ombre, à l'instar déjà de cette population du Nouveau Monde, emportée dans un affairisme fébrile « sans enfance ni vieillesse ».

#### « Chênes antiques, mes contemporains de solitude ! »

Il y a également chez lui, déjà si sensible au tourbillon du temps plus qu'à sa confortable flèche linéaire, une capacité à se ménager, quelles que soient les situations, un temps intérieur, réfractaire à cette urgence du moment qui mobilise « les hommes d'aujourd'hui » ; une attention jamais prise en défaut envers les plantes, les insectes, les « instituteurs sauvages » d'une planète dont il est un des premiers à dire que les hommes en négligent la beauté. Un amour inconditionnel pour la nature (« Quand le vent souffle, je ne suis plus amoureux que du vent ») dont il oppose volontiers la permanence aux soubresauts de l'histoire ; comme il oppose volontiers la résistance des travaux de la Muse antique – qu'il n'a jamais confondue comme Baudelaire avec la « vieillerie littéraire » néoclassique de son temps – à ces « romans nés de l'époque », fruit de l'Évangile nouveau professé par « le Chœur des femmes modernes<sup>34</sup> » ; car cette littérature « vue sous la catégorie du temps », dira Proust, il devine qu'elle ne saura jamais rivaliser avec ces œuvres dont l'autorité repose sur la longue durée, véritable « pays de gagné » disait Montaigne, mis à la disposition des contemporains, car elles-mêmes « contemporaines de tout présent ». Si à ce « Virgile du XIX<sup>e</sup> siècle », comme il s'amuse – et se plaît – à se voir célébrer dans son temps, « nous devons presque tout<sup>35</sup> », c'est bien en vertu de cette capacité à vivre et écrire « la main au siècle et l'intelligence au désert », sans jamais laisser le présent orphelin ou amnésique du passé. En sorte qu'il aurait pu s'appliquer à lui-même son beau jugement sur l'acteur Talma, qui aura su intimement mêler aux malheurs du temps les lamentations des Chœurs de Sophocle et d'Euripide :

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>29</sup> *M-O-T*, II, p. 760.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 535-536 : sa peinture du Choléra en 1832.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 893.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 924.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 926.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 888-892.

<sup>35</sup> Julien Gracq, « Le Grand Paon », dans *Préférences*, Paris, Corti, 1961, p. 168.

« Qu'était-il donc, Talma ? Lui, son siècle et le temps antique<sup>36</sup>. »

\*Professeur honoraire de chaire supérieure au lycée Henri IV. Fondatrice et présidente d'honneur de l'Association ALLE, le latin dans les littératures européennes ([www.sitealle.com](http://www.sitealle.com)), inaugurée par le poète Yves Bonnefoy en 2008. Vice –présidente du Réseau Antiquité-Avenir. A dirigé et codirigé *Érasme dans le XXIème siècle* (Kimé 2012), *Sans le latin...* (Fayard 2012), *Le bon air latin* (Fayard 2016). Articles dans les revues *Approches*, *Commentaire*, *Conférence*, *Esprit*, *Europe*.

---

<sup>36</sup> *M-O-T*, I, p. 458.